

(NEC)  
PJ7765  
.C37  
Z547  
1950

BREYDY

MICHEL GHARCIEH AL-GHAZIRI

LIBRARY  
OF  
PRINCETON UNIVERSITY

# MICHEL GHARCIEH AL-GHAZIRI

ORIENTALISTE LIBANAIS DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

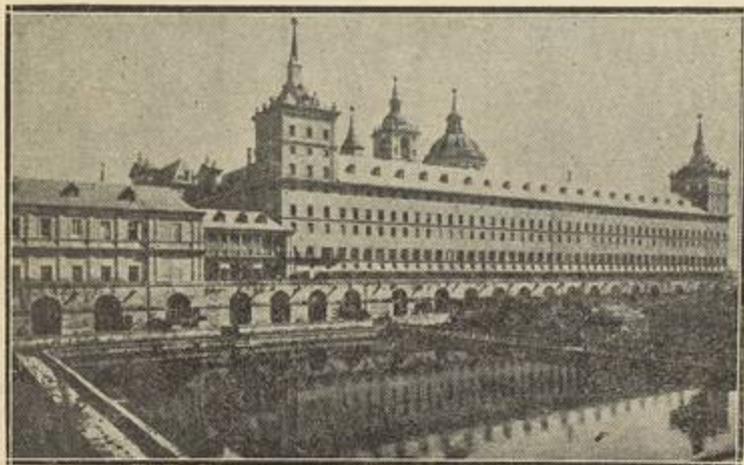
PAR

MICHEL BREYDY

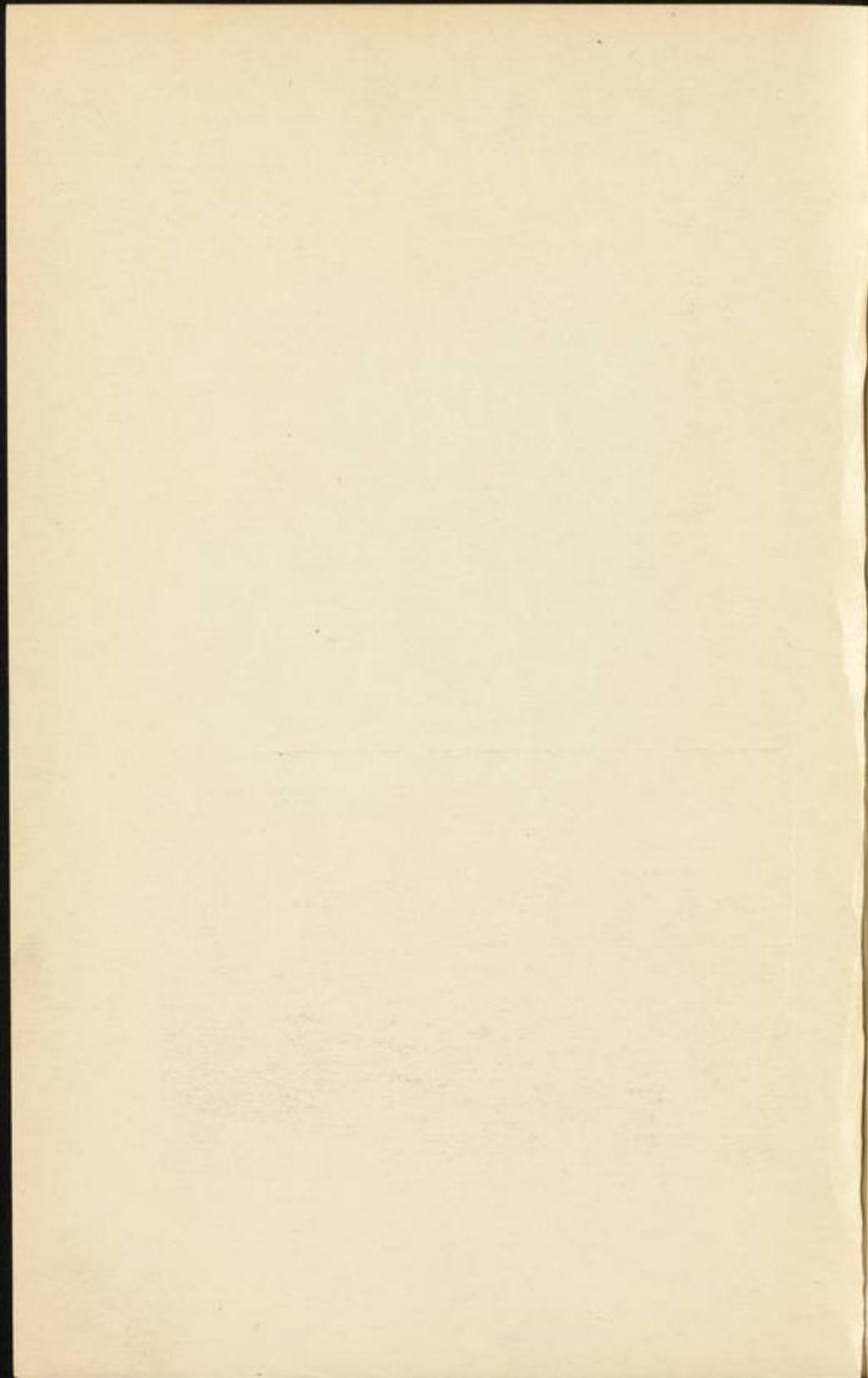
Premier Prix d'Investigation Orientale

1950

de la P. Univ. Ecoles. de Salamanque



Vue du Palais de l'Escorial



AS.  
311/178

# MICHEL GHARCIEH AL-GHAZIRI

ORIENTALISTE LIBANAIS DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

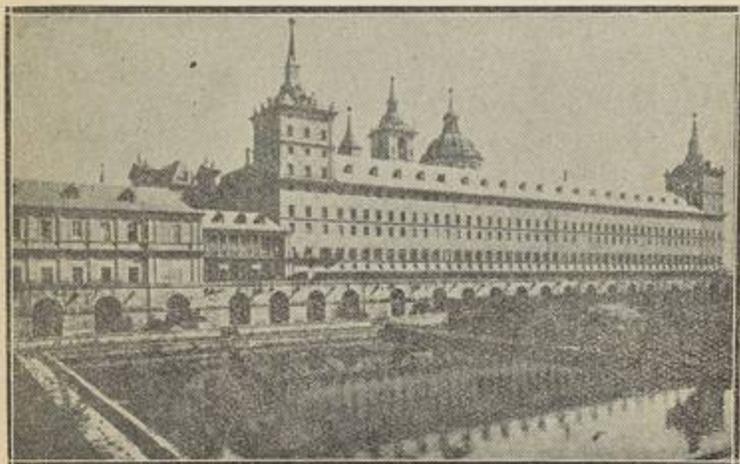
PAR

MICHEL BREYDY

Premier Prix d'Investigation Orientale

1950

de la P. Univ. Eccles. de Salamanque



Vue du Palais de l'Escorial

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE UNE ÉDITION SPÉCIALE  
DE VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE LUXE  
NUMÉROTÉS DE I A XXV HORS-COMMERCE.

Tous droits de reproduction, d'adaptation  
et de traduction réservés pour tous pays.

*Hommage Filial*  
*à Son Excellence Révérendissime*  
*Monseigneur Antoine Abed*

*Archevêque Maronite*  
*de Tripoli - Liban*

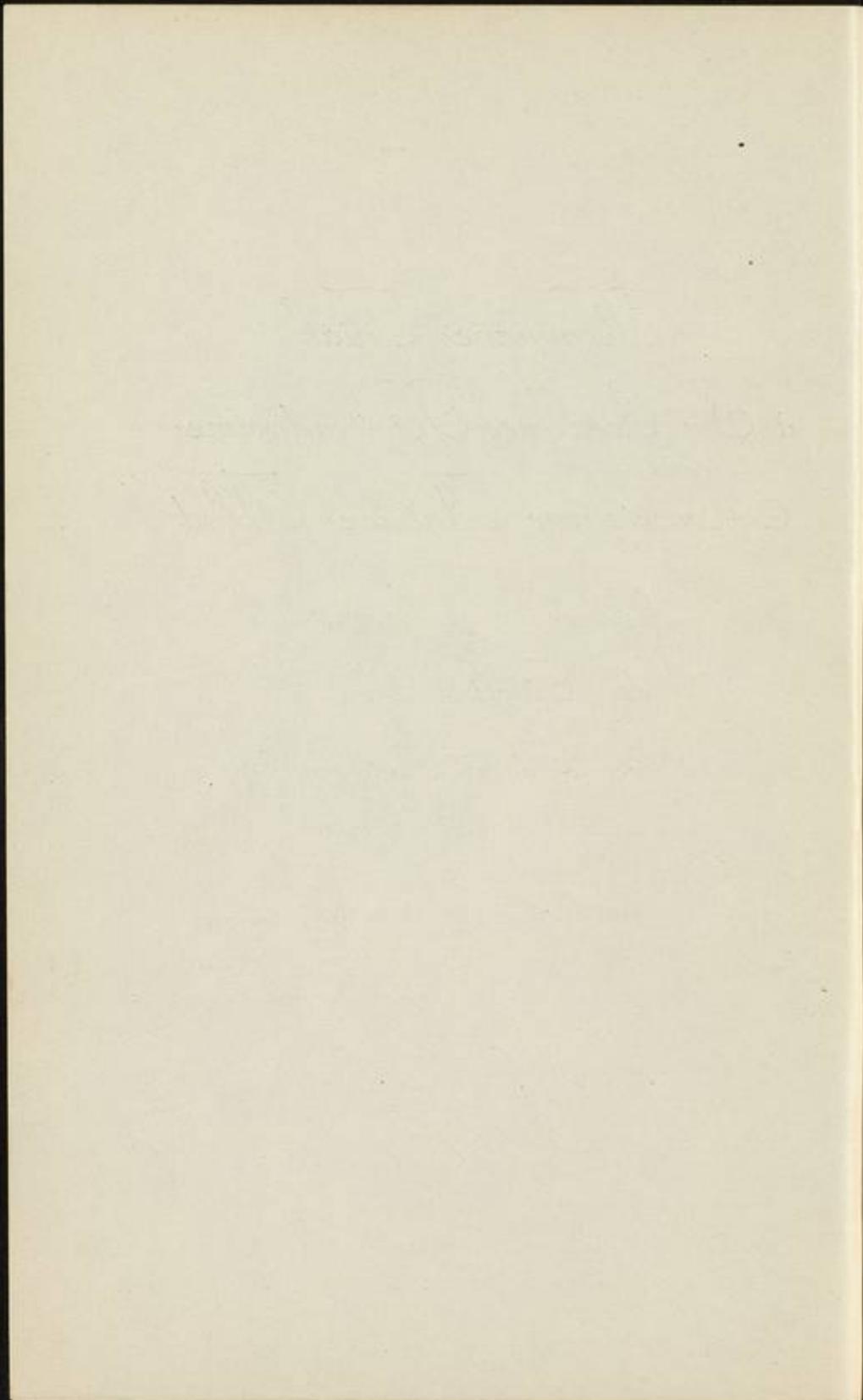
*à l'occasion du 25<sup>e</sup> Anniversaire*  
*de son Ordination Sacerdotale*

MICHEL GHAZIRI

MICHEL BREYDY

TOUS DEUX ENFANTS DE SON DIOCÈSE

2206  
.242 (Carini  
.21



## BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

### A. Sources arabes :

- BLEIBEL (P. LOUIS), Baladite : *Diaire de Mgr. Assémani*, publié dans *Al-Mashriq*, 1927, pp. 457/459 ; 502/517 ; 569/585.
- BOUSTANY (F. E.) : *Al-Mashriq*, 1936, p. 474.
- DEBS (MGR. JOSEPH) ; *Histoire abrégée des Maronites*, p. 490/491, édit. Beyrouth, 1905.
- MASSAD (P.) : *Al-Mashriq*, 1936, pp. 600/604.

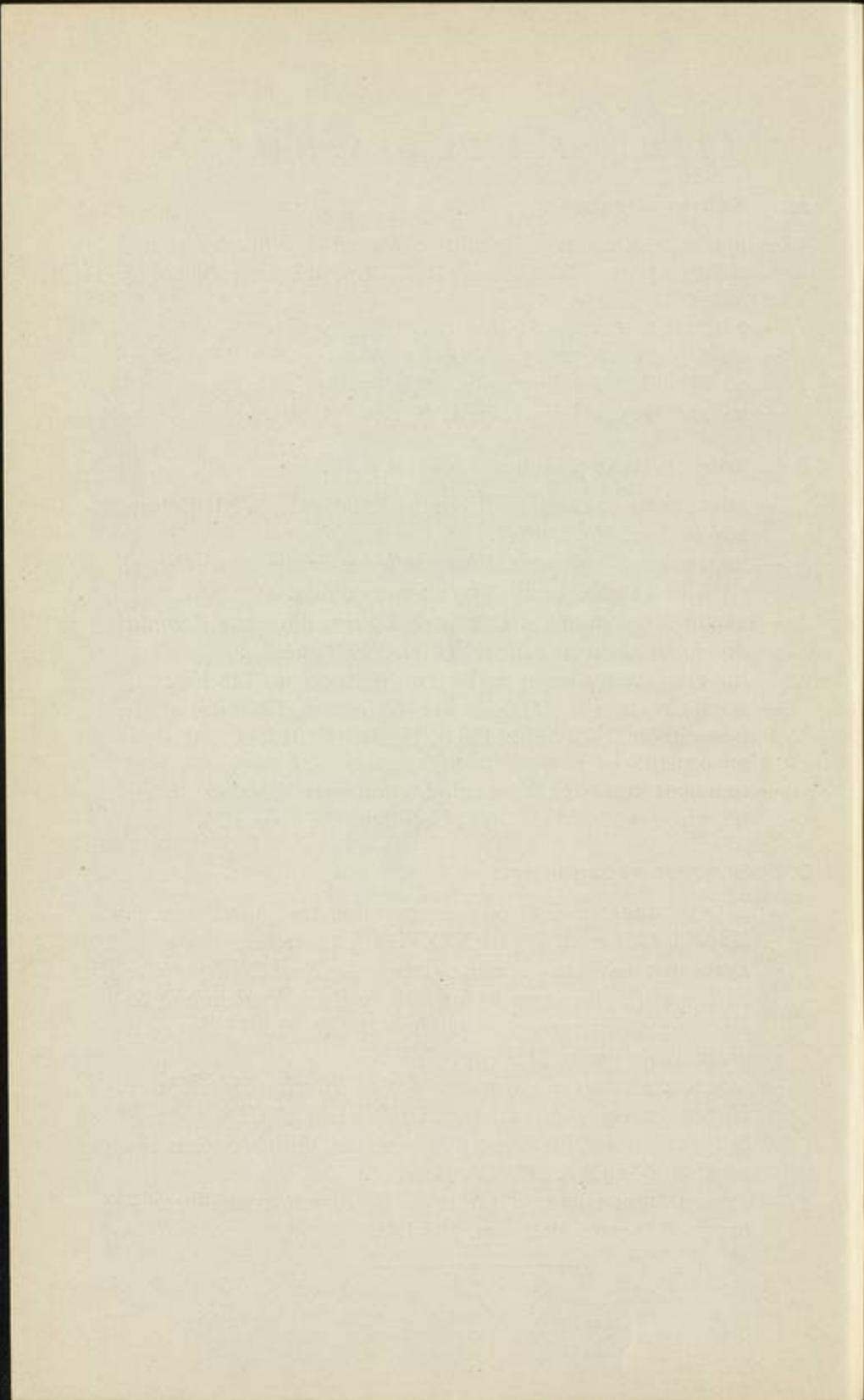
### B. Sources françaises :

- CHARLES DE CLERCQ : *Histoire des Conciles...*, t. XI, Letouzey et Ané. Paris 1949.
- MICHAUD : *Biographie Universelle ancienne et moderne*, (3<sup>e</sup> édit., Paris, Louis Vivès : sans date).
- RAPHAËL (P. PIERRE) : *Le rôle du Collège Maronite Romain dans l'Orientalisme du XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*. Imprimerie Catholique, Beyrouth 1950, pp. 148/150.
- BOUILLET M.-N : *Dictionnaire Universel d'histoire et de Géographie...*, 34<sup>e</sup> édit., Paris, Hachette 1914, art. «Casiri» en p. 349.
- DUMESNIL-DUBEUX : *Nouveau Dictionnaire d'histoire et de Géographie*, 3<sup>e</sup> édit., 1874, Lecoffre, Paris, p. 225.

### C. Sources espagnoles :

- CUEVAS JULIAN : *Catálogo de manuscritos castellanos...* Madrid 1924, vol. I, p. LXXXVIII/IX en note.
- ANTOLIN Y PAJARES (P. GUILLAUME) : *La Real Biblioteca de El Escorial. Discursos leídos ante la Real Academia de la Historia en la recepción pública del P. Fr. Guillermo...* el día 5 de junio 1921, pp. 85/87.
- SANCHEZ ALONSO B. : *Fuentes de la Historia Española et Hispanoamericana*, vol. I, p. 69, Madrid 1927. *Catálogo de la Biblioteca Nacional de Madrid* : sous les n<sup>os</sup> C & DXCIX & DXCIV, Gg. 114.
- ANAÏSSI (DOM TOBIAS) : *Collectio Documentorum Maronitarum*. Livorno 1921, pp. 138/139.





## AVANT-PROPOS

L'Espagne a le double avantage d'être considérée comme une terre d'Orient, et d'avoir été à la tête des nations européennes qui ont contribué d'une façon très efficace à la création et configuration de la science orientaliste.

En effet, par suite de l'influence de la domination arabe qui dura sept siècles environ, l'Espagne conserve encore de nos jours de précieuses données sur la vie arabe et musulmane.

En outre il est universellement reconnu que les débuts de l'Orientalisme s'enracinent dans la célèbre «*École de Tolède*» qui s'attribua pendant plusieurs siècles l'exclusivité de la traduction des œuvres philosophiques grecques d'après leur version arabe. Aussi ne faut-il point oublier que tandis que le reste de l'Europe se débattait dans l'ignorance des siècles de fer, l'Espagne, par des guerres continües et des chocs quotidiens avec les Arabes conquérants, assimilait beaucoup de leur science et s'intéressait souvent à leur conversion soit par des missionnaires, soit par les polémiques des écrivains, ce qui implique dans l'un et l'autre cas, la connaissance de l'arabe.

Preuve en est la constitution ultérieure de l'Église dite *mozarabe*, qui employa la langue arabe pour la rédaction de plusieurs de ses documents canoniques.

C'est dans ce milieu bien préparé que revint à Ghaziri l'honneur et le mérite de remettre à l'ordre du jour toutes ces données par la publication de son ouvrage sur la Bibliothèque de l'Escorial, si riche en manuscrits arabes de tout genre. Toutefois pour pouvoir apprécier à sa juste valeur l'ensemble de l'œuvre réalisée par le P. Michel al-Ghaziri, il faut tenir compte de ce qu'est l'orientalisme de notre temps et de ce qu'il était encore à l'époque de Ghaziri.

L'Orientalisme comprend aujourd'hui la totalité des études réalisées sur des sources indigènes autour des langues, littératures, histoires ethniques, cultures et religions de l'Orient en général, depuis la Chine et le Japon jusqu'aux pays Slaves en passant par le Proche-Orient. Chacune de ces branches constitue en elle-même un champ si vaste qu'il n'est plus possible de prétendre les englober toutes à la fois. Force est de se spécialiser.

En se tournant vers la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, quand l'orientalisme proprement dit pouvait encore être envisagé dans ses débuts, l'on constate facilement que la besogne entreprise par les Humanistes de la Renaissance se réduit surtout aux études bibliques et à quelques aspects de la doctrine philosophique de l'Orient.

Par son célèbre « Catalogue de la Bibliothèque de l'Escorial » et son influence personnelle comme professeur de langues orientales à Rome et à Madrid, Ghaziri attira fortement l'attention des investigateurs d'alors sur les circonstances intérieures et extérieures du texte biblique, à savoir : les tournures et genres littéraires propres aux langues sémitiques et l'importance des idéologies, mœurs, histoires, géographies etc... des peuples du Proche-Orient, dont l'image parfaite a été portée en Occident par les conquérants de l'Andalousie.

Il ne peut donc pas être traité comme un spécialiste proprement dit, quoiqu'il le paraisse, car il a alimenté l'Orientalisme sous toutes les formes qu'il pouvait prendre à son époque. L'histoire néanmoins retiendra son nom parmi ceux des grands *arabisants* du XVIII<sup>e</sup> s.

\* \* \*

Toutefois d'autres orientaux l'avaient précédé, lui frayant la voie, ou suivi, encouragés par son exemple. Des uns et des autres

plusieurs sont restés dans l'ombre et l'oubli, phases inévitables de l'histoire des grands pionniers (1).

La biographie de Ghaziri lui-même est bien peu connue en Espagne, et très mal présentée à l'étranger. Nous essaierons de restaurer dans cette étude le profil historique du P. Michel al-Ghaziri, en examinant d'abord les données biographiques admises jusqu'à nos jours dans le monde des orientalistes en dehors de l'Espagne, et les faisant suivre de la critique convenable là où elle serait nécessaire ; car par leur côté faussé elles constituent un grand inconvénient à l'histoire critique de notre Ghaziri.

Ensuite nous donnerons une vue d'ensemble de sa vie telle que nous l'ont conservée les documents critiques et nous montrerons qu'elle a toujours été justement connue et admirée dans le milieu intellectuel espagnol.



---

(1) En 1712 le P. Gabriel Farhat, plus tard évêque d'Alep, et l'un des trois fondateurs de l'Ordre des religieux libanais, faisait un voyage en Espagne et emportait avec lui plusieurs précieux souvenirs, entre autres des manuscrits orientaux d'une haute valeur à ses yeux. Cf. P. L. Bleibel : *Histoire de l'Ordre des religieux maronites*, Le Caire 1924/25, vol. I, pp. 78 et 193.

A la même époque et dans les mêmes conditions que Ghaziri, Jean Souza, Elias Chidiac et Paul Khodeir, ont travaillé dans la Péninsule Ibérique (Espagne et Portugal).

## I<sup>re</sup> PARTIE

### AL-GHAZIRI connu à travers JOURDAIN

Des travaux rédigés en français et en arabe, mentionnés dans notre bibliographie, il nous est apparu que la plupart des érudits se laissent induire en erreur par un article de la fameuse Biographie Universelle de Michaud, signé par « J. n = Jourdain ».

Voici le texte de cet article. Sa lecture facilitera notre tâche de critique : nous ferons grâce au lecteur du report des articles postérieurs qui n'ont fait que le copier ou le résumer en commettant plus ou moins les mêmes erreurs :

« **CASIRI** (Michel) savant orientaliste et *religieux syro-maronite*, naquit à Tripoli de Syrie en 1710 et vint à Rome où il fit ses études dans le Collège de St. Pierre et de St. Marcellin. Il y reçut les ordres le 29 sept. 1734.

« L'Année suivante il accompagna en Syrie D. Joseph Assemani qui allait assister par ordre du Pape Clément XII au synode des Maronites. En 1738 il revint à Rome et rendit à la Propagande un *compte très exact des opinions religieuses des maronites*. Ce voyage fut le seul qu'il fit en Orient.

« A son retour il rentra dans *son couvent*, où il enseigna les langues arabe, syriaque et chaldéenne, la théologie et la philosophie à ses religieux et il ne le quitta qu'en 1748.

« A cette époque il passa en Espagne d'après l'invitation de François Ravago confesseur de Ferdinand VI, qui lui avait enseigné *la philosophie* et qui l'attacha à la bibliothèque royale de Madrid. Casiri, par reconnaissance envers son protecteur, fit la traduction d'un ouvrage arabe intitulé « *Soleil de la sagesse* ». L'original et la version se sont perdus. Tout avait cependant été préparé pour l'impression.

« En 1749 il fut nommé membre de l'Académie royale d'histoire de Madrid, et se rendit par ordre du roi à la bibliothèque de l'Escurial où il

commença à composer sa « Bibliotheca Arabico-Hispana ». En 1756, à la mort de D. Andrés de St. Jean, Casiri, fut nommé interprète du roi pour les langues orientales : cette même année, le roi qui l'estimait particulièrement, lui conféra le titre de bibliothécaire adjoint de l'Escurial et lui accorda outre ses traitements, une pension de 200 piastres sur les fonds de cette bibliothèque. D. Léop. Geron. Puig étant mort en 1763, Casiri lui succéda dans l'emploi de Bibliothécaire en chef.

« Cette même année il fit venir de Rome Paul Hodar, maronite très versé dans la connaissance des langues orientales, et l'employa à faire des extraits des manuscrits qui devaient entrer dans la Bibliotheca ; mais soit que Casiri voulût exercer trop d'empire sur son collaborateur, soit qu'il fût jaloux d'être le seul orientaliste d'Espagne, soit enfin que Hodar affichât trop d'orgueil, ces deux savants se brouillèrent bientôt : Hodar quitta l'Espagne et passa en Portugal où il mourut.

« La Bibliotheca Arabico-Hispana n'était pas encore imprimée dans son entier lorsque Casiri entreprit une traduction latine de la collection arabe des canons de l'Église d'Espagne, collection dont le manuscrit existait à l'Escurial. Selon Casiri, cette collection serait très ancienne et due à un évêque nommé Jean Daniel ; mais en cela il fait preuve de peu de critique : car on peut assurer d'après une note du copiste et quelques caractères latins qu'on lit sur le manuscrit, que son âge ne remonte pas au delà du XII<sup>e</sup> siècle.

« L'Académie royale avait chargé Casiri d'expliquer plusieurs inscriptions arabes qu'on lit dans l'Alhambra de Grenade, l'Alcazar de Séville, etc... et plusieurs médailles ; mais ce savant ne fut pas toujours heureux dans ses explications qui, au jugement de l'Académie, ne furent pas trouvées dignes d'être publiées.

« Le plus utile, le plus beau travail de ce savant, celui qui lui assure des titres incontestables à l'estime des amis des lettres, est sa Bibliotheca Arabico-Hispana Escurialensis, sive librorum omni. manuscript. quos arabice ab auctoribus magnam partem arabo-hispanis compositos bibliotheca coenobii Escurialensis complectitur recensio et explanatio, opera et studio Mich. Casiri etc... Madrid 1760-1770 2 vol. in fol.

« Elle offre sous 1851 articles, la suite de tous les manuscrits de la Bibliothèque de l'Escurial, peut-être la plus riche de l'Europe en ouvrages arabes, et on y joint ordinairement l'ouvrage d'Yriarte (1).

« Le 1<sup>er</sup> volume contient les grammairiens ; les poètes, les philologues, les lexicographes, les philosophes, les moralistes, les politiques, les médecins, les mathématiciens et les astronomes.

« Le 2<sup>e</sup> volume est consacré aux géographes et aux historiens. Il contient de nombreux extraits d'auteurs arabes, qui pourraient servir très utilement à l'écrivain qui entreprendrait de tracer l'histoire de l'Espagne sous les arabes.

« Casiri donne ordinairement le titre des manuscrits en caractères originaux et leur traduction latine; souvent il rassemble sur l'auteur de l'ouvrage et ses écrits les renseignements qu'il a pu recueillir et ajoute à ces détails les passages du manuscrit qui peuvent en indiquer le contenu et offrir le plus d'intérêt.

« La bibliotheca Arabico-Hispana est un répertoire indispensable à quiconque s'adonne à l'étude de la littérature orientale.

« On y a cependant remarqué plusieurs fautes de critique et quelquefois un défaut d'intelligence du texte.

« On a aussi reproché à Casiri d'avoir confondu le caractère cufique avec le caractère mogrebin.

« Casiri mourut à Madrid le 12 Mars 1791. Vers la fin de ses jours il avait perdu la mémoire et était devenu sourd.

J-n (= JOURDAIN)

Comme on peut le constater par les parties soulignées exprès par nous, Jourdain commet des erreurs d'histoire qui ne seraient pas excusables, n'était son éloignement soit du pays où naquit notre Ghaziri, soit de celui où il vécut l'époque la plus féconde de sa vie scientifique.

Le P. Michel Al-Ghaziri, comme nous le verrons dans la seconde partie de cette étude, était connu dans toute l'Europe et avait eu en conséquence beaucoup d'admirateurs et de connaissances dans le monde cultivé d'alors. C'est pourquoi il n'est pas étonnant que Jourdain se soit mis à l'œuvre pour rédiger sa notice d'après ce qui était couramment admis sur la vie et l'œuvre de l'auteur de la Bibliotheca Arabico-Hispana.

Mais cela ne va point sans qu'il s'expose à des anachronismes et à avancer des assertions qu'une histoire fondée sur une méthode critique rigoureuse ne saurait admettre (2).

Quant à ceux qui l'ont suivi dans ses erreurs, bien qu'ils ne jouissent pas des mêmes circonstances atténuantes, nous leurs savons gré pour la bonne volonté qu'ils ont montrée, quitte à reconnaître et à relever leurs méprises là où elles se trouveraient en évidente opposition avec les données acquises par nos propres recherches et vérifiables à tout moment.

## I — FUT-IL MOINE ?

Disons d'abord, à l'honneur du R. P. Massaad, qui l'a fait remarquer dans son article, que Al-Ghaziri n'appartint pas à l'ordre des moines Alépinois Libanais (3).

Jourdain se basait peut-être sur le fait que le P. Michel Al-Ghaziri a vécu, après son retour à Rome, (1738-40) près de dix ans dans leur Collège des SS. Pierre et Marcellin enseignant théologie, philosophie, et aidant le supérieur en plusieurs autres menus travaux.

Probablement Ghaziri a fait ce que ferait tout autre maronite pendant son séjour à Rome : aller demander asile aux moines et le leur payer par des services rendus au couvent.

Mais Al-Ghaziri était sûrement du clergé séculier, pour les raisons suivantes :

D'abord parce que Ghaziri nous le fait comprendre dès la première page de son ouvrage sur les manuscrits de l'Escurial, puisqu'il se nomme : *Michaelis Casiri, syro-maronitae presbyteri* ».

Ensuite parce que nous le voyons figurer dans le concile libanais réuni en 1736, comme « délégué de Basile l'évêque de Tripoli ». Or Tripoli était son diocèse d'origine. Il est donc évident qu'en rentrant au Liban, il a recouvré par le fait même son incardination. C'est dire qu'il était toujours considéré comme enfant et sujet de l'autorité diocésaine.

## 2 — POURQUOI LE SYNODE LIBANAIS DE 1736 ?

Quant à l'idée que l'on décèle dans l'expression de Jourdain « rendre un compte très exact des opinions religieuses des maronites » et que l'on retrouve plus nuancée encore dans Bouillet (4) nous y répondrons par cet extrait de la lettre du P. Pierre Fromage S. J. qui assista et prit part au Synode du Mont Liban (5).

« A Tripoli de Syrie le 15 oct. 1736.

... N'allez pas vous imaginer que nos évêques se soient assemblés pour étouffer quelque erreur naissante, pour établir ou pour défendre quelque dogme attaqué ; grâce au ciel, de pareils attentats sont inconnus depuis plusieurs siècles chez les Maronites.

La contagion presque universelle qui s'est répandue dans tout l'Orient a respecté la pureté de leur foi et jamais le schisme et l'hérésie qui les environnent n'ont pu donner aucune atteinte à leur catholicité.

Leur attachement invariable à la chaire de S. Pierre, leur soumission parfaite aux décisions de l'Église, les ont préservés de ces funestes malheurs, et s'ils ne se piquent pas d'être plus éclairés que tant d'autres peuples, ils peuvent du moins se vanter d'être plus dociles et plus fidèles.

Priez le Seigneur qu'il les conserve à jamais dans ces sentiments et dans ces dispositions : on n'est point en danger d'errer, quand on ne suit pour guide que les oracles de la vérité. La foi de nos chrétiens était pure mais malgré l'exacte régularité dont ils font profession, par le laps du temps, *la discipline* s'était un peu affaiblie... ».

Voilà donc pourquoi le Synode se réunit : pour réformer des abus disciplinaires qui s'étaient glissés chez les Maronites. Ce sont là ses causes véritables. Mgr Louis PETIT n'a trouvé de meilleure note préliminaire à son édition de ce synode, que de reproduire cette lettre du Père Fromage (6).

### 3 — QUI INVITA GHAZIRI EN ESPAGNE ?

Un autre épisode qui, lui, a été copié sans trop de préoccupation de son authenticité, est le suivant : D'après Jourdain, Ghaziri a été appelé en Espagne par son ancien professeur de philosophie au collège Urbain de Rome, le P. Francisco Ravago S. J. (7).

Le P. Masaad donne l'orthographe « Borago ». Nous ne savons point pour quelle raison. Peut-être est-ce là une faute d'imprimerie ?

Dans sa préface Ghaziri dit bien que c'est le P. Ravago qui l'appela à Madrid, mais il passe sous silence son point de départ. Le fait est que Ghaziri vint en Espagne invité par le gouverneur de Jaca de passage à Rome. Le Père Ravago n'interviendra en sa faveur que plus tard, lorsqu'il aura attendu une large saison sans travail fixe.

### 4 — MEMBRE DE L'ACADÉMIE ET FAVORI DU ROI ?

En outre, Jourdain le fait nommer membre de l'Académie royale d'histoire en 1749. Nous ne voyons aucune raison pour admettre cela. D'abord

faute de preuve présentable ; ensuite parce qu'il n'est pas possible que, avant même d'avoir pu manifester ses qualités de travail, il ait été nommé si vite membre d'une Académie royale ; et en troisième lieu, parce que, comme nous le verrons tout de suite, Ghaziri dut recourir à des protecteurs pour assurer la réalisation de ses buts, chose qui ne serait pas compréhensible s'il faisait partie d'une compagnie royale comme celle de l'Académie d'Histoire en Espagne.

Nous ajouterions volontiers que Ghaziri, membre de l'Académie royale d'Histoire depuis 1749, aurait dû mentionner ce titre dans sa supplique adressée au Roi en 1783. Or nous n'y trouvons pas la moindre allusion.

Pour la même raison, nous nous croyons obligés de rejeter aussi l'assertion qui fait de Ghaziri un favori de Ferdinand VI.

« Le roi qui l'estimait particulièrement, lisons-nous par exemple dans le P. Raphaël, lui conféra en cette même année le titre de Bibliothécaire adjoint de l'Escurial ».

Nous savons maintenant (8) qu'il n'y travailla que pendant deux ans et à la suite de l'intervention auprès du roi du Père Ravage et d'autres amis. Il n'y vivait même pas, mais s'y rendait de temps en temps pour quelques mois de séjour.

## 5 — BIBLIOTHÉCAIRE EN CHEF DE L'ESCURIAL OU DE MADRID ?

Poursuivant notre triage nous nous heurtons à la date de 1756, qui est évidemment erronée. Dans sa lettre au roi, Ghaziri nous informe lui-même qu'il était employé dans la Secrétairerie d'État depuis 1754. Nous trouvons encore les mêmes renseignements, moins clairs cependant dans sa préface à la *Bibliotheca* (p. II). Le titre d'interprète du roi, lui échut un peu plus tard en 1755. Il faut donc écarter la date de 1756.

Dans le même paragraphe nous constatons trois autres données extravagantes qui vont ensemble. Or deux d'entre elles sont évidemment fausses : la date de 1763 et le titre de Bibliothécaire en chef qui ne sera conféré à Ghaziri qu'après 1783.

Nous avons donc le droit de mettre en doute la fidélité de la troisième donnée qui prétend nous livrer les initiales du Bibliothécaire en chef, donné pour mort en 1763, car nous y reconnaissons plutôt un person-

nage catalan qui en 1736 signe comme censeur ecclésiastique le « *nihil obstat* » de la Bibliotheca Arabico-Hispana.

Arrivés à cette hauteur il y a lieu peut-être de tirer au clair un point qui nous paraît très confus.

Selon notre façon de voir, il ne fut jamais question pour un étranger d'occuper dans la Bibliothèque de l'Escorial, un poste qui revenait de droit aux moines jérónimiens qui étaient préposés à sa garde à l'époque de Ghaziri et longtemps avant lui.

Il s'agissait donc simplement de la Bibliothèque royale de Madrid, dont le chef fut depuis 1750 jusqu'en 1783 Don Juan de Santander, qui avait succédé à D. Blàs Nassarre.

Dans le volume premier de la Bibliotheca Arabico-Hispana Ghaziri le mentionne comme tel dans sa préface en p. III et XXIV.

C'est de cette dernière bibliothèque qu'il parle aussi quand il se nomme « *Bibliotecario Decano* » (cf. lettre au roi dans l'appendice de cet essai).

Faut-il en conclure que Ghaziri ne parvint jamais à posséder cette dignité de Bibliothécaire en chef du Royaume ?

Ce n'est pas notre avis. Au contraire le fait d'affirmer une chose en s'appuyant sur des raisons non fondées n'implique pas le non-fondement de la chose elle-même. Nous admettons donc que Ghaziri obtint ce poste, quoique plus tard qu'on ne l'estimait jusqu'ici, et cela parce que Jourdain n'aurait pu l'affirmer si ce fait même n'avait été tout à fait reçu dans le milieu de la société littéraire et scientifique où il a dû, selon nos conjectures, puiser ses renseignements sur la vie et l'œuvre de Ghaziri.

## 6 — GHAZIRI ET LE P. HODAR

Une autre assertion attire notre attention. Il est dit qu'en l'an 1763 vint de Rome le Père Paul Hodar (9) appelé par Ghaziri lui-même. Or, tout en admettant la possibilité d'un tel événement, nous en contestons la relation au moins telle qu'elle nous est donnée dans cet article.

D'un côté il ne faut point oublier que, en cette année, Ghaziri est censé avoir terminé tout son travail sur la bibliothèque de l'Escorial. Le premier volume était déjà paru en 1760. Le second ne tarda jusqu'en 1770 que pour des raisons d'imprimerie très justifiables encore à cette époque-là. Les travaux d'édition n'allaient pas aussi vite qu'aujourd'hui.

Deux facteurs sont intervenus dans ce retard. Le premier fut la composition de la table alphabétique générale nécessaire au maniement pratique des gros volumes du Catalogue. Cette tâche fut assignée à trois secrétaires gardiens de la Bibliothèque royale de Madrid (cf. préf. du t. II).

L'autre fut son impression beaucoup plus compliquée que celle du texte même du catalogue. Il est cependant à remarquer que la matière principale de ce second volume (géographes et historiens) faisant partie des 136 cahiers de l'ensemble du catalogue est considérée, en 1760 déjà, comme étant imprimée.

Nous ne nions donc pas la possibilité de ce qu'on pourrait appeler la brouille de Ghaziri-Khodeir, mais nous ne voyons pas trop sur quoi elle se base. C'est pourquoi jusqu'à preuve péremptoire nous ne croyons pas nécessaire d'admettre une telle légende, car c'est bien comme telle que nous l'envisageons.

Quant à aller dire que Ghaziri « l'employa à faire des extraits des manuscrits qui devaient entrer dans la Bibliotheca... » ceci est en flagrante opposition avec la réalité. Une fois de plus nous sommes portés à croire que Jourdain n'a pas dû manier les tomes de la « Bibliotheca Arabico-Hispana », puisqu'on trouve des extraits reproduits tout aussi bien dans le premier volume que dans le second. On s'explique bien que Ghaziri ait dû s'étendre beaucoup plus dans les extraits de celui-ci, consacré aux géographes et historiens, car ils devaient beaucoup attirer l'attention des espagnols autant que des arabes et des arabisants.

## 7 — QUAND EST-IL MORT ?

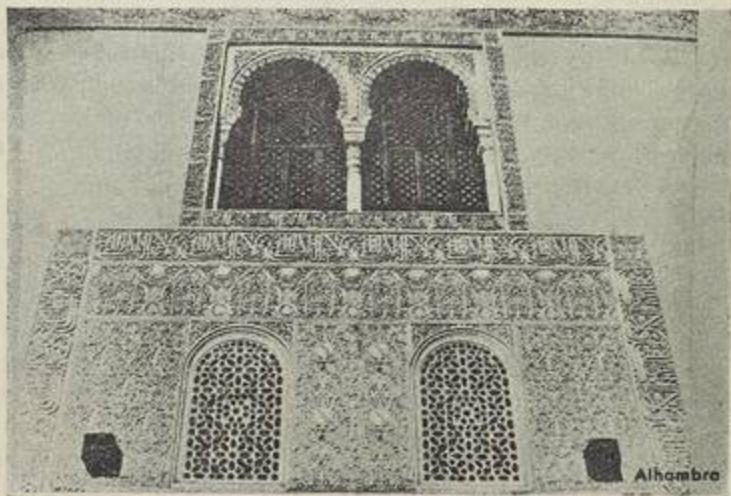
Une dernière enquête serait à faire au sujet de la date de la mort de Ghaziri. Le Père Raphaël le fait mourir à Madrid en 1791, sans autre précision, tandis que le P. Massaad affirme catégoriquement qu'il mourut le 12 mars 1794. Ce serait là une précieuse donnée, n'était l'absence de preuve documentaire à l'appui.

Or Jourdain, comme nous l'avons vu, donne cette même date du 12 mars mais c'est de 1791 et non de 1794. Nous voudrions donc croire à une erreur de typographie dans le texte du P. Massaad, car en cela Jourdain paraît plus compétent.

Sachant que Ghaziri mourut dans la dernière décade du XVIII<sup>e</sup> siècle, et que Jourdain écrivait dans la première quinzaine du siècle suivant, l'on

comprendra aisément qu'il ait connu les détails de la vieillesse de Ghaziri beaucoup mieux que ceux du reste de sa vie en Espagne.

En dernier lieu il faut avouer l'impossibilité où nous nous trouvons de retracer les circonstances qui accompagnèrent la mort de Ghaziri ou qui la suivirent. La raison en est dans le fait que son protecteur Charles III d'Espagne mourait le 14 décembre 1788, et que son successeur, tête ébranlée, se jetait dans le plaisir de la chasse et, entre 1790 et 1792, engageait l'Espagne dans plusieurs guerres à la fois, dont l'une avec les Anglais, une autre contre le Maroc et une troisième contre les Algériens. On comprend alors que Ghaziri et ses semblables aient terminé leur vie dans l'oubli et l'abandon.



Grenade : Inscriptions arabiques du Palais de la Alhambra, déchiffrées par al-Ghaziri

## NOTES DE LA PREMIÈRE PARTIE

- (1) Ce prétendu ouvrage d'Yriarte se réduit à un résumé latin de la conférence du P. Sarmiento ( nous reviendrons plus loin sur ces deux personnages ), sur l'étymologie des mots « Escorial, Balsain, Aranjuez » et que l'on trouve reproduite dans les pages 62/65 du tome II de la Bibliotheca de Ghaziri.

Il est à remarquer que le ton vague et imprécis que prend ici Jourdain fait douter sérieusement s'il a eu en main l'ouvrage même de Ghaziri.

- (2) La première édition de la « Biographie Universelle » étant de 1711-1728, l'article de Jourdain daterait de 1712/13, car le volume de la lettre « C » (Casiri) se trouve parmi les premiers parus.

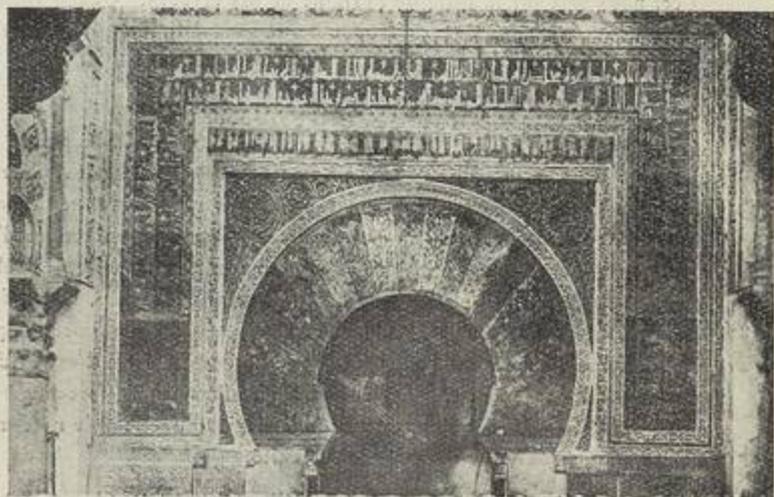
Jourdain frappé par la mort à 30 ans (1788-1818) a pu se contenter de recueillir ce qui courait encore parmi les savants de son milieu sur la vie et l'œuvre de Ghaziri, sans pouvoir pousser plus loin ses recherches ni trier un peu plus ses renseignements.

Ceci nous met sur la piste de l'origine de ses erreurs. Quand Ghaziri est mort, Jourdain était âgé de trois ans, et quand il écrivait son article il était tout jeune encore.

- (3) Cf. *Al-Mashriq* de 1936. Dans la recension d'un ouvrage arabe publié par les DD. Saliba et Ayad, M<sup>r</sup> Fouad E. Boustany (*loc. cit.*) a relevé l'erreur commise par les auteurs de l'introduction autour de la personne de notre Ghaziri qu'ils prennent pour un orientaliste quelconque, déformant l'orthographe de son nom. A ce propos et dans une note marginale, il déclare que Ghaziri né à Tripoli et originaire de Ghazir au Kesrouan, entra dans l'ordre des moines Alépins libanais. Nous ne pouvons que louer l'opportunité de cette observation sur la personnalité de Ghaziri. Il est évident néanmoins que, sauf preuves ultérieures, cette affirmation (forcément dépourvue de références aux sources puisqu'il s'agit d'une simple note marginale) ne peut constituer une réelle difficulté.

En 1712 un prêtre nommé Ibrahim al-Ghaziri avait été chargé de garder le couvent de S<sup>t</sup> Pierre et S<sup>t</sup> Marcellin, les moines l'ayant quitté pour dissension avec son fondateur qui était alépin d'origine. Il fut définitivement vendu en 1753. Cf. Bleibel, *op. cit.*, I, pp. 109-112 et II, pp. 115-117

- (4) *Op. cit.* « en 1738, à Rome, fit un rapport sur les croyances religieuses des Maronites ». Quelle confusion !!
- (5) Cf. *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères*. Nouvelle édit., Paris 1780-1783, t. II, pp. 201 et sq.
- (6) Cf. Mansi, *Sacrorum Conciliorum nova et amplissima Collectio*, t. 38, col. 16 Paris 1907.
- (7) Au juste il fut son professeur de théologie. C'est Ghaziri qui nous le dit dans sa préface, p. 11 « mei quondam Romae in Theologicis magistri ».
- (8) Cf. le P. Antolin, *op. cit.*, p. 85, où il est dit :  
« Más de dos anos, repartidos en seis veces que estuvo en el Escorial, empleó Casiri en hacer el Catalogo, como el lo dice en carta de 20 de junio de 1762 a D. José Anduaga ».
- (9) M<sup>r</sup> Boustany donne l'orthographe suivant : Khodre خفر tandis que le P. Massaad, suivi par le P. Raphaël, écrit : Khodeir خضير



Cordoue : Inscriptions arabiques du Mihrab (X<sup>e</sup> s.)  
de l'ancienne Mosquée

## II<sup>e</sup> PARTIE

### CE QUE NOUS SAVONS SUR AL-GHAZIRI

d'après les documents originaux.

#### I — DE TRIPOLI A ROME

Qui est donc le P. Ghaziri, ou Casiri, ou El-Khasiri ? (1) Et d'abord, est-ce vraiment là son nom de famille ou a-t-il eu un autre ? A part Mgr Debs personne n'a abordé ce sujet jusqu'à présent. Et pourtant ce fut là notre première préoccupation. Avant tout il fallait l'identifier et connaître son vrai nom.

Parmi ceux qui signent à la fin des actes des synodes du Mont Liban, nous avons pu lire dans son édition latine :

« Michaël Garzia olim alumnus Collegii Maronitarum de Urbe (2)... »

Nous avons vu qu'il y figurait aussi comme « délégué de l'évêque de Tripoli (3) ». Dans son édition de la Bibliotheca Arabico-Hispana il se nomme *Casiri*. De ces trois données nous nous autorisons à tirer la conclusion suivante :

De son vrai nom il s'appelait Michel Gharcieh, mais émigrée de Ghazir à Tripoli sa famille reçut le surnom de Ghaziri.

Une fois à l'étranger il dut regretter que son nom donnât l'impression de provenir de la famille de sa mère ; ou pour n'importe quel autre motif. Le fait est qu'il préféra conserver le surnom que reçurent ses parents en s'installant à Tripoli.

C'est bien là aussi l'opinion de Mgr Debs dans son Histoire résumée de l'Église Maronite (4). Cependant Mgr Debs se contente de l'affirmer seulement.

Nous pourrions avancer une autre hypothèse encore. Les évêques Maronites avant le Concile Libanais et même après ne vivaient pas toujours dans leurs diocèses mais soit avec le Patriarche, soit dans un couvent ou dans un ermitage. De là, ils allaient de temps en temps parcourir leurs diocèses, accomplissant la visite pastorale, et exécutant les ordres du patriarche.

Cet état de choses, dû en grande partie à des raisons ethniques, continua jusqu'à la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Pour le diocèse de Tripoli ce ne fut qu'en 1835 (5) que l'évêque Paul Moussa entreprit la construction de son archevêché de Mar Yacoub de Karm-Saddé. Nous savons qu'il était originaire de Ghazir et qu'il vivait depuis 1826, date de sa consécration épiscopale au titre du diocèse de Tripoli, dans le palais de l'Émir Abdallah Chehab à Ghazir même.

Pourquoi ce fait ne se serait-il pas répété plusieurs fois dans l'histoire des évêques de Tripoli?

Pourquoi l'un d'eux, originaire de Ghazir, n'aurait-il pas emmené avec lui les Gharcieh à Tripoli pour leur donner quelque propriété en charge pendant l'absence de l'évêque, et pourquoi ensuite n'aurait-il pas voulu envoyer le jeune Michel à Rome faire ses études cléricales, après avoir remarqué en lui une très vive intelligence?

Du temps même de Ghaziri déjà prêtre, Mgr Basile, titulaire de Tripoli, vivait à Beit-Chehab, retiré chez lui pour raison d'infirmité. Il y recevra la visite du Nonce Mgr Assémani en 1736, n'ayant pas pu aller à sa rencontre avec les autres évêques (6).

Il faut avouer d'ailleurs que, renseignés sur son nom de famille et son lieu d'origine, nous nous trouvons avec bien peu de documentation en face de la première période de la vie de Ghaziri (7).

Partant nous ne pouvons que souscrire à la date de naissance et aux autres données que nous proposent les biographes mentionnés dans la première partie.

Il naquit donc à Tripoli vers l'an 1740 (8). Envoyé à Rome au Collège Maronite il a dû suivre les cours du Collège Urbain de la Propagande, obtenir successivement ses grades de docteur en Philosophie et en Théologie. La présence à Rome de l'un de ses parents, le P. Ibrahim al-Ghaziri n'est pas étrangère à sa venue au Collège Maronite et aux facilités qu'il a pu rencontrer (9).

En 1736 nous le trouvons au Liban aux côtés du Légat apostolique comme théologien au Synode et particulièrement comme détenteur du sceau du diocèse de Tripoli, en représentation de l'évêque de cette ville, qui d'ailleurs essaiera, mais en vain, de le lui reprendre poussé par des fauteurs de troubles au célèbre Synode (10).

Assémani était arrivé à Beyrouth en juin 1736. Ghaziri l'avait suivi en compagnie du P. Général des moines maronites, Dom Thomas al-Labboudi, dit Budi, ce qui nous fait douter sérieusement de son prétendu envoi par le Pape Clément XII.

Il est probable, au contraire, qu'il se soit rendu au Synode par simple invitation de D. Thomas, arrivant tous les deux à Reyfoun le 12 septembre, trois mois après l'arrivée d'Assémani (11).

On connaît les circonstances dans lesquelles eut lieu ce Synode, et de quelle manière il se termina, plusieurs évêques ayant trouvé bon de s'y opposer. Le P. Elias Saad (Felici), secrétaire du Patriarche au Synode, fut chargé de recueillir leurs protestations et d'aller à Rome (1738) les déposer aux pieds du Pape (12).

Des rapports conservés là-dessus, on constate qu'il a dû attaquer violemment la conduite du Légat J. Assémani (13). Il est probable que Ghaziri, retourné à Rome avant le P. Saad l'ait aidé dans cette mission. Nous doutons toutefois qu'il ait coopéré de fait à ses attaques contre Assémani.

Un incident conservé dans le Diaire d'Assémani, nous prouve que Ghaziri au contraire, était d'accord avec lui et approuvait sa conduite énergique, puisque un mois après la réunion du Synode, il lui dénonçait l'attitude du Patriarche favorable à un mariage conclu devant les autorités infidèles (14).

Revenu à Rome, il y passa près de dix ans, faisant la navette entre les divers collèges de la Capitale catholique pour y donner des cours divers, spécialement de langues orientales. C'est surtout chez les moines que nous le retrouverons en compagnie du P. Supérieur Youassaf al-Debsi originaire de Baskinta (15).

## 2 — DE ROME EN ESPAGNE

Le 12 février 1748 il se trouve déjà en Espagne.

A partir d'ici nous nous remettons entièrement entre les mains du P. Fray Guillermo Antolin y Pajares (pron. Pahares) de l'ordre de Saint Augustin, qui nous raconte la vie de Ghaziri en Espagne d'après les lettres de celui-ci.

Le Père Antolin a pu les consulter à l'Escurial et à Madrid avant les troubles révolutionnaires qui ont rempli d'amertume le règne d'Alphonse XIII d'Espagne depuis le début de notre siècle, et où le regretté Père trouva la mort des mains des hordes bolchéviques qui ont ravagé la terre espagnole de 1936 à 1939.

Le Père Guillermo nous donne un résumé des informations ainsi obtenues par lui, dans son discours d'entrée à l'Académie Royale d'Histoire en date du 3 juin 1921.

Ce discours revêt d'autant plus d'importance à nos yeux que la plupart des documents qu'il rapporte ont disparu à notre époque, et que d'ailleurs son édition a été réduite aux quelques centaines d'exemplaires nécessaires à la répartition entre les membres de l'Académie, les amis de celle-ci et ceux du P. Antolin.

Nous eûmes la chance, grâce à l'obligeance du R. P. Nemesio Morata, actuel bibliothécaire en chef de l'Escurial, de pouvoir consulter à loisir l'exemplaire qu'on y conserve.

Ayant eu soin de le copier fidèlement en ce qui nous concerne, nous le prendrons comme guide par la suite.

Entre 1740 et 1747, dates approximatives du second séjour de Ghaziri à Rome, Don Felipe Ramirez, gouverneur de Jaca (province de Huesca dans les Pyrénées Orientales) se trouvait à Rome.

Ayant fait sa connaissance, par hasard ou par l'intermédiaire de quelque ami espagnol de Ghaziri, le gouverneur lui proposa de venir avec lui en Espagne et de s'employer dans les bureaux de l'Inquisition comme interprète de langues orientales : arabe, syriaque, chaldéen ou hébreu. Surtout cette dernière, qui était assez souvent une pierre d'achoppement dans les procès contre les juiveries, les sociétés secrètes et les fauteurs d'hérésies.

Don Felipe dût tarder beaucoup pour lui obtenir cette charge. Ghaziri qui l'avait accompagné jusqu'à Jaca, trouvant qu'il y dépérissait inutilement, se transféra à Zaragosse, en plein cœur d'Aragon et plus près de Madrid.

De là il écrivit une longue lettre en latin à son ancien professeur au Collège Urbain, le P. Francisco Ravago S. J. alors confesseur du roi Ferdinand VI. C'est elle que nous avons employée en donnant la date du 12 février 1748, car c'est celle qu'elle porte. Il y racontait les événements de sa vie littéraire depuis qu'il s'était séparé de son professeur de Rome.

De là nous concluons que, pour avoir le temps de s'ennuyer à Jaca et arriver à Zaragosse, il a dû parvenir déjà en Espagne vers la fin de 1747.

L'effet de la lettre fut immédiat. Le P. Francisco le rappela à Madrid et en tant que Conseiller de la Bibliothèque Nationale il l'y fixa comme spécialiste de langue arabe avec l'espoir de lui obtenir plus tard le poste d'interprète de langues orientales dans la Secrétairerie d'État (cf. préf., t. I, p. II).

En attendant, d'accord avec plusieurs personnalités influentes parmi lesquelles Blàs Nassarre (alors Bibliothécaire en chef du Royaume), Juan de Santander (qui lui succédera en 1750), et Juan de Yriarte (16) il proposa au roi que Ghaziri étudie les manuscrits arabes de l'Escurial et en dresse aussi un catalogue.

### 3 — L'ŒUVRE MAITRESSE DE GHAZIRI

La Bibliothèque de l'Escurial avait été fondée par le roi Philippe II (1527-1598) qui l'avait enrichie de plusieurs milliers de manuscrits arabes provenant des principales villes d'Espagne où avait fleuri la littérature arabo-andalouse. Au temps de Philippe III (roi de 1598 à 1621) alla y aboutir toute la bibliothèque du Khalife Zeidan du Maroc avec plus de trois milles manuscrits.

On trouve une histoire résumée de tout cela dans la préface de Ghaziri à sa *Bibliotheca Arabico Hispana* (t. I, pp. IV/V).

A l'exception d'un « *Catalogus CCLXI (261) manuscriptorum arabicorum* » composé en 1583 par Alonso del Castillo et publié ensuite par Christian Rau en 1646, et reimprimé en 1668 par J. H. Hottingerus, rien n'avait été publié avant le « *Catalogue de Ghaziri* (17).

Le célèbre Benoît Arias Montano, du temps de Philippe II et plusieurs autres après lui avaient tenté des essais de classification, mais sans jamais aboutir à un résultat valable.

Ferdinand VI donc, accédant au désir de ses amis, ordonna à Ghaziri d'entreprendre la réalisation de ce projet qui jusque là, avait été impossible. Le Père Michel se mit à l'œuvre dès l'année 1749. Avec Blás Antonio Nassarre, il s'était rendu au Monastère de S<sup>t</sup> Laurent. Ils y passèrent plusieurs mois, reconnaissant leur terrain de travail et préparant ses grandes lignes (18).

C'est là qu'il dût rencontrer l'opuscule arabe qu'une fois rentré à Madrid il traduira en latin et dédiera au P. Ravago en témoignage de reconnaissance.

Une courte notice que nous donne D. Julián Z. Cuevas (19) nous fait savoir que Ghaziri vint à l'Escurial en 1749 et y revint en 1759.

Mais ces dates sont imprécises, en rapport avec ce que nous en dit le Père Antolin d'après une lettre de Ghaziri lui-même adressée à D. José Anduaga et datée de Madrid le 20 juin 1762 : deux ans après l'impression du premier tome. Il y est dit qu'il lui a fallu l'espace de deux ans complets mais répartis entre six courts séjours à l'Escurial, pour terminer son catalogue.

Les moines qui l'y avaient accueilli toujours avec grande bienveillance et prodigalité (20) l'ont aidé de plusieurs façons aussi. C'étaient des moines jérónimiens qui occupaient le fameux monastère à cette époque. Fondation authentiquement espagnole, Philippe II les avait choisis pour occuper le monastère qu'il venait d'ériger pour commémorer la victoire de S<sup>t</sup> Quentin contre les français (21) en en faisant à la fois la demeure du roi, des moines et de Dieu. Sous l'autel majeur de la majestueuse Église, une des rares réalisations achevées de Herrera, se trouve le caveau funéraire des rois d'Espagne.

Construit en forme de gril, symbole du martyr de S<sup>t</sup> Laurent, le monastère est occupé depuis toujours par des moines. Le Palais royal et l'Église, vrai palais de Dieu, forment ce qu'on appelle communément le « manche du gril ».

Par la suite les moines jérónimiens ont dû disparaître souvent sous les injonctions des mouvements révolutionnaires, mais ils ont toujours réussi à se reconstituer. Après la victoire des forces de Franco en 1939 un

nouvel essai de cet ordre particulièrement cher aux espagnols, est en train de donner de très bons résultats.

A l'une des époques de leur suppression, les religieux augustiniens furent chargés du service religieux du Monastère et en même temps de sa Bibliothèque. Ils y sont encore aujourd'hui depuis 1885.

On voit donc que Ghaziri vivait habituellement à Madrid, et il ne venait à l'Escorial que par saisons de quelques mois seulement. Inutile de rappeler que le village de l'Escorial, situé à plus de mille mètres d'altitude, reste jusqu'à nos jours le lieu d'estivage préféré de toute la société madrilaine.

Il n'est qu'à quelques quarante kilomètres de la Capitale. Nous pouvons croire que Ghaziri choisissait autant que possible les époques chaudes de Madrid pour se rendre à l'Escorial. Ainsi nous l'y trouvons depuis mai jusque vers la fin de l'année 1752 (cf. préf., t. I, p. III).

Avec celle de 1749 ce sont là les deux plus longues saisons qu'il y passera, après quoi son travail peut être considéré comme presque terminé, puisque à partir de l'année suivante il commence à préparer son édition *bilingue*. Cette dernière, jamais projetée en Espagne jusque là, « opus apud hispanos intentatum », sera exigée et facilitée par le roi lui-même.

L'Exeat du roi et l'Imprimatur de l'autorité ecclésiastique sont des années 1754 et 1756 respectivement.

Cependant l'ouvrage ne fut mis en vente qu'en 1760, quand tous les 136 cahiers dont il se compose eurent été imprimés. On le taxa à 2176 maravedis.

Mille huit cents cinquante six manuscrits y sont largement décrits et cités (22).

Le corps de l'ouvrage était par là complété. Il lui manquait toutefois les pages de titre, dédicace et préface avec les tables analytiques, ces dernières exigées par D. Juan de Santander pour la présentation pratique du Catalogue.

Ce n'était pas une tâche facile. Pour en mesurer la portée, il faut se rappeler que l'index alphabétique général n'a pas moins de 200 pages in fol. Entre temps les années s'écoulaient du premier au second volume, mais en échange le Catalogue gagnait en mérite aux yeux des savants et du crédit auprès du public. En 1770, les tables étant achevées et impri-

mées, le tome second était présenté au public avec une nouvelle préface et enrichi de près de 50 nouveaux cahiers.

Une lettre d'enthousiaste approbation fut envoyée par le Père Martin Sarmiento au Père Ravago au sujet du travail de Ghaziri (23).

Connu dans tout le monde intellectuel de l'Europe et surtout dans le milieu orientaliste, ce catalogue, même de nos jours, reste inégalable.

Ceci est dû aux nombreux commentaires concernant les textes, les biographies des auteurs et l'historique des manuscrits qu'il cite. L'ensemble des connaissances les plus variées accumulées à chaque page, le fini de sa conception et l'intelligente présentation typographique nous étonnent à la distance de deux cents ans et intimident les meilleurs chercheurs de nos jours. Actuellement la bibliothèque de l'Escurial se trouve enrichie d'une centaine de manuscrits dont la description manque dans la « Bibliotheca Arabico-Hispana ».

Pour ce motif et pour d'autres raisons de détail, le Ministère de l'Instruction Publique avait chargé Hartwig Derenbourg de reprendre l'œuvre de Ghaziri en la faisant profiter des progrès qu'a subis l'orientalisme depuis près de deux cents ans.

Un premier volume parut en 1884. Mais le second n'a vu paraître que son premier fascicule en 1904. Le troisième paraissait en 1928 par les soins de M. Lévy-Provençal.

On est toutefois étonné de constater que l'œuvre de Derenbourg, n'a pu d'aucune façon supplanter le catalogue de Ghaziri. On n'y retrouve ni la richesse d'exposition ni les renseignements de tout genre qui sont à la base de la « Bibliotheca Arabico-Hispana ». D'autre part les médecins, mathématiciens, juristes, astronomes etc... (plus de 450 manuscrits) ont été omis à dessein.

De son côté le P. Antolin commet une petite erreur, bien pardonnable d'ailleurs, que nous avons pu relever grâce au Rev. P. Nemesio Morata, cité plus haut. Le P. Antolin dit qu'on en conserve encore le manuscrit original à la Bibliothèque de l'Escurial sous la cote H. 46.

Or il appert de l'étude du manuscrit indiqué qu'il est bel et bien de la main de Ghaziri et qu'il s'agit là d'un catalogue de manuscrits orientaux de l'Escurial, mais non pas de l'original de la Bibliotheca Arabico-Hispana. Nous supposons que ce devait être un premier essai, ou une

copie succincte de l'ouvrage publié plus tard dans une forme plus achevée, ou simplement une sorte de répertoire pour retrouver les manuscrits d'après la nouvelle disposition que leur avait donné Ghaziri lorsque, pour pouvoir les étudier avec ordre, il les reclassa complètement en inscrivant au dehors le contenu de chacun. « sua cuique libro ut inveniri posset, adscripta foris nota » (cf. préf., p. III).

La *Bibliotheca* a été accueillie à cette époque du XVIII<sup>e</sup> siècle avec beaucoup de satisfaction et force éloges dont nous rencontrons un écho fidèle dans la lettre que Ghaziri a adressée au roi en 1783 :

« ... les savants (de l'Europe), dit-il, reconnaissants pour la bonne action de leur avoir révélé ce riche trésor espagnol, caché pendant plus d'un siècle et demi, ont manifesté leur gratitude sans épargner les éloges, comme il appert des nombreuses lettres adressées à l'auteur ».

Cette lettre nous a été conservée par le P. Antolin qui la rapporta intégralement dans son discours à l'Académie comme un compte-rendu complet du travail réalisé en Espagne par Ghaziri depuis son arrivée jusqu'aux avant-dernières années de sa vie.

De la même source nous savons que depuis 1754 il était chargé par la Secrétairerie d'État de traduire de l'espagnol en arabe et vice-versa, toute la correspondance politique du palais royal, avec les traités de commerce, de paix et autres, et qu'il continuait dans sa charge délicate, malgré les infirmités de la vieillesse.

Le titre d'*interprète du roi* qui ne devait lui apporter que bien peu de bénéfices, ne lui fut conféré qu'en 1755 (cf. préf., t. I, p. II).

#### 4 — AUTRES ACTIVITÉS DE GHAZIRI

Profitant de ses moments de liberté, il traduisit aussi plusieurs ouvrages arabes, et étudia les inscriptions arabiques de l'Alhambra de Grenade, de l'Alcazar de Séville, et de la Cathédrale-Mosquée de Cordoue. Sur chacune de ces localités il aurait formé un gros volume in-quarto.

Jourdain et ceux qui l'ont copié prétendent que ce fut un travail avorté, puisque l'Académie n'en fit point cas. Mais il ne faut point oublier

que personne parmi eux ne put constater un tel fait, et que d'ailleurs, à en juger par ce critère, plusieurs œuvres, encore manuscrites de Ghaziri, seraient à considérer comme sans valeur aucune : conclusion que nul n'acceptera, puisque nous savons bien que même de nos jours, les travaux de ce genre ont bien peu de succès de librairie, et que du temps de Ghaziri l'orientalisme n'était, peut-on dire, qu'à ses débuts. Ce sont là sûrement des motifs très forts pour ne pas s'aventurer trop dans la publication de certains travaux d'importance relative.

En outre il est indéniable que plusieurs de ses œuvres, encore manuscrites, seraient tout à fait d'actualité aujourd'hui. Ainsi son tome in quarto sur les médailles et monnaies arabes, son étude latine sur les arabes et leur littérature, et son dictionnaire d'arabe, turc, persan et latin (24).

Et en dernier lieu, si de fait l'Académie les avaient dédaignées, Ghaziri n'aurait pas eu l'audace de les afficher comme un titre d'honneur et de mérite, dans sa lettre au roi mentionnée plus haut.

Nous sommes heureux de constater toutefois que l'ensemble de toutes ces remarques nous met sur la piste d'une caractéristique très particulière de Ghaziri : la passion des travaux de linguistique et en particulier des recherches étymologiques.

Ses amis devaient apprécier beaucoup sa conversation toute pleine d'anecdotes scientifiques de ce genre.

Nous avons déjà rappelé ses relations avec le P. Sarmiento. Toutes ses amitiés étaient choisies parmi l'élite intellectuelle de l'Espagne d'alors. Ce qui le remplissait de modestie quand même et l'invitait à mieux soigner ses études et ses œuvres.

Sa longue préface à la *Bibliotheca* et plusieurs réflexions éparpillées parmi les notes ajoutées à la recension des divers *codices*, sont le meilleur témoignage à ce propos.

Pour le lecteur avisé qui réfléchit par exemple sur le contexte de la page 328, v. II, sur l'étymologie du mot «*Andalousie*», rien de plus émouvant et de plus honorable pour notre auteur, que cette amitié qui le liait au célèbre P. Henri Elorez auteur de la «*España Sagrada*». Pour Ghaziri, contrairement à l'opinion courante en Occident, «*al-Andalòs*» est d'origine arabe (25).

Il le prouva si bien dans une de ses conversations amicales que le P. Florez le consigna dans son vol. IX, p. 74, *op. cit.*

## 5 — LE PROJET DE LA COLLECTION CANONIQUE

Parmi les juristes espagnols d'aujourd'hui est en train de mûrir le projet de la publication critique de la collection canonique de l'Église Espagnole. Antonio Gonzalez en a déjà fait un essai en publiant le texte du manuscrit dit « *Aemilianense* ».

Mais il y a plusieurs autres manuscrits avec des caractéristiques différentes.

Ghaziri, entre 1760 et 1770, eut le mérite de réaliser le double geste de reconstituer la copie arabe du texte nommé Escorialense, et en avait fait la traduction latine, avec l'espoir de pouvoir le publier avec l'appui du roi.

Malheureusement son projet ne put jamais être réalisé. Mais il reste toujours dans l'élite espagnole le désir d'étudier de plus près ce monument de l'Église mozarabe.

Ghaziri le décrivit dans son tome premier en p. 541/2, cod. 1618, et en parla à nouveau dans sa lettre au roi.

Une fois achevé son travail sur la bibliothèque de l'Escorial, il avait reçu du roi l'ordre d'entreprendre la traduction latine de l'original arabe. Il a été, en conséquence, dispensé de s'adonner à l'élaboration de la liste alphabétique de son tome II. « Non quidem mihi in latinam canonum Ecclesiae Hispanae arabice conscriptorum versionem jussu Caroli III Regis nostri munificentissimi incumbenti... » (cf. pref., t. II).

Actuellement l'original et ses copies sont conservés à la Bibliothèque Nationale de Madrid sous les cotes Gg 132, 133, 134, et 135.

Le manuscrit très complet est en arabe et comme tel il est unique dans le monde. Il contient le texte de plusieurs conciles orientaux, africains, français, espagnols et beaucoup de Décrétales avec une clarté et une documentation frappantes.

Sa date est du 17 oct. 1087 de l'ère hispanique qui correspond à notre 1040 de J. C. et est dédié à l'évêque Jean Daniel par le copiste ou auteur le Prêtre Vincent.

Nous ne comprenons pas par conséquent la position prise par Jourdain qui l'attribue à Jean Daniel lui-même, et prétend corriger Ghaziri en disant que sa date ne remonte pas au delà du XII<sup>e</sup> siècle et en alléguant des notes latines du copiste.

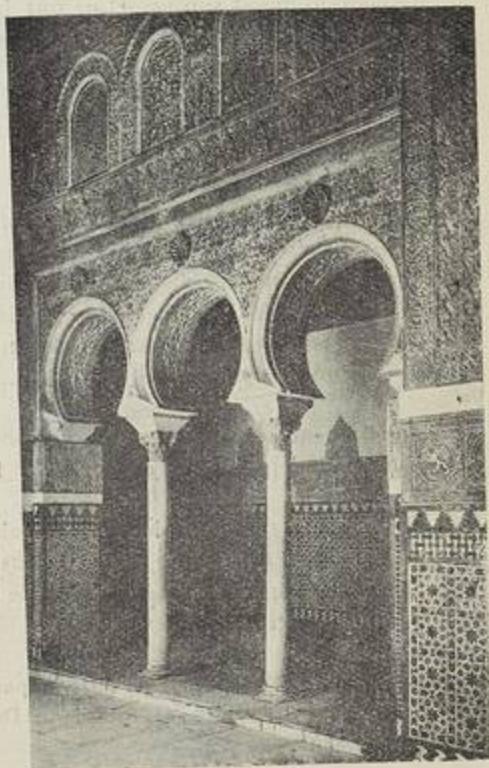
Mais Jourdain a-t-il jamais eu en main le manuscrit ? Ghaziri en effet n'a pas inventé ces données mais les a traduites des notes écrites en arabe à la fin du VII<sup>e</sup> livre du même codex.

Les premières pages étant déchirées, Ghaziri a pu cependant, d'après l'explicit mis à la fin, reconstituer le titre dans la forme suivante : *Sacrorum canonum collectio ad usum Hispanae Ecclesiae*.

A cause du nombre des actes conciliaires qu'elle contient et de leur authenticité assurée on la concidère comme la plus parfaite collection canonique, tant pour l'Orient que pour l'Occident.

## Séville

Inscriptions arabiques  
du Dortoir de la Sultane  
(Alcôzar)



## CONCLUSION

Hartwig Derenbourg qui, en 1880 a repris la description des «Manuscrits arabes de l'Escurial» avouait qu'il avait sur Ghaziri tous les avantages excepté la prérogative d'avoir pu examiner les manuscrits de l'Escurial «avant qu'ils eussent subi ces méfaits du vandalisme contemporain».

C'est pourquoi il déclarait modestement les inconvénients d'être le premier explorateur dans un champ inculte — tel Ghaziri — au travail duquel Derenbourg, favorisé par les grands progrès réalisés par la science orientaliste depuis 1750, se voyait obligé d'apporter quelques précisions critiques ou quelques corrections dans la numérotation des manuscrits.

Nous aimons mieux conclure avec les paroles même de celui dont le projet resté inachevé jusqu'à nos jours, est le meilleur témoignage en faveur de la noble tâche accomplie par Ghaziri :

« En dépit des réserves que j'ai cru devoir formuler la Bibliotheca Arabico-Hispana de Casiri, si elle n'a pas justifié la confiance absolue de Haenel et de Wenrich, mérite moins encore le mépris hautain du Baron de Schack.

« Pour émettre un jugement équitable sur ce monument dont l'originalité consiste dans la fusion et dans la conciliation de la science orientale indigène avec les goûts et les tendances de la chrétienté espagnole au dix-huitième siècle, il faut se reporter par la pensée à l'âge héroïque de nos études où un Maronite de Syrie ne recula pas devant le projet audacieux de l'élever dans la langue savante de l'Europe.

« Il fallait alors selon l'expression pittoresque de Casiri (cf. préf. p. I) « — engager le combat pour soumettre une province presque inexplorée. »



## NOTES DE LA DEUXIÈME PARTIE

- (1) *Ghaziri* d'après le P. Raphaël, *Casiri* d'après la portée latine de la *Bibliotheca Arabico-Hispana*, *el-Khaziri* d'après Ch. De Clercq : *Histoire des Conciles*, t. XI, p. 219.

- (2) Cf. *Collectio Lacensis*, t. 2/411. *Item* Mansi, *op. cit.*, p. 271.  
« Michael Garzia olim alumnus collegii Maronitarum de Urbe, philosophiae ac Sacrae Theologiae doctor ».

C'est le seul parmi tous les signataires qui ait ce double titre. L'aurait-il eu à l'exclusion des autres ?

La portée de la *Bibliotheca* lui attribue seulement le doctorat en Théologie.

- (3) En p. 271 de l'édition citée ci-dessus de Mansi nous lisons parmi les signatures des évêques : « Basilius Tripolis, ac pro eo d. Michael Garzia procurator ». Cf. à ce sujet aussi *le diaire de l'Assémani* en p. 511, *loc. cit.*

- (4) Ouvrage en arabe publié à Beyrouth en 1905. Cf. pp. 490/91 et non 473 comme nous le trouvons chez le R. P. Raph.

- (5) Cf. Mgr Debs, *op. cit.*, pp. 567/69.

- (6) Cf. *Diaire de Mgr J. Assémani*, publié dans *Mashriq* 1927, p. 509. Mgr Basile Beggeani fut sacré évêque par le patriarche Jacques Awad et mourut le 15 novembre 1736.

Cf. Debs, *op. cit.*, p. 434 et *Diaire*, p. 572.

- (7) En dehors du P. Ibrahim el-Ghaziri mentionné dans la note 3, 1<sup>re</sup> partie, un autre Ghaziri — Le P. Elias — se trouvait à Rome en 1669. On en conserve une collection de poésies populaires, relatée dans la *Bibliotheca Orientalis* de l'Assémani, t. I, p. 577. Cod. XXI. Il y est nommé moine de S<sup>t</sup> Arthème.

Cf. Cheikho, *Les manuscrits arabes des écrivains chrétiens*, Beyrouth, 1924, p. 38.

- (8) Nous aurions préféré la date de 1705 ou 1707 puisqu'en 1736 il assiste au Synode avec titre de Docteur en Philosophie et Théologie et représente l'évêque de son diocèse.
- (9) Nous avons vu que Jourdain le fait ordonner prêtre le 29 septembre 1734. Le Père Massaad a fait de même sans citer cependant ni Jourdain ni autre source d'information !
- (10) Cf. Diaire d'Assémani, *loc. cit.*, p. 514.
- (11) Diaire, *loc. cit.*, p. 511. Cf. De Clercq, *op. cit.*, p. 219.
- (12) Cf. De Clercq, *op. cit.*, pp. 271-273.
- (13) Cf. Anaïssi, *Collectio Documentorum*, p. 149 «praecursore Ghanziro» (sic !)
- (14) Cf. Diaire, *loc. cit.*, p. 573.
- (15) Il sera évêque de Tyr et Titulaire de S<sup>t</sup> Jean d'Acre de 1748 à 1769. Cf. J. K. Ghanem, *Album de la Confrérie de S<sup>t</sup> Maron*, pp. 258/63.
- (16) Yriarte Don Juan de —, savant espagnol (1702+1771) — étudia à Paris et fut condisciple de Voltaire. Il excellait en versification latine et dans les travaux linguistiques. Il se lia à Ghaziri par une amitié très profonde et lui vint en aide en maintes circonstances. Il soigna l'impression du Catalogue et y contribua même par quelques traductions en vers latins de poésies arabes. Ghaziri le nomme «Regiae Bibliothecae quinquevir» (t. I, p. 10h). Ce qui fait penser qu'ils étaient cinq à la tête de la Bibliothèque Royale, dont le préposé serait le Bibliothécaire en Chef ou «*Bibliotecario Mayor*» et les autres «*Bibliotecarios Decanos*».
- Cf. Bibliotheca, pref., p. XXIV et l'index alphabétique du II<sup>e</sup> tome sous «Yriarte». Michaud, *op. cit.*, t. 45, pp. 294/295.
- (17) Cf. H. Derenbourg, *Les manuscrits arabes de l'Escurial*. Paris, Leroux 1884 et 1903, t. I, p. XXXII et t. II, p. VI.
- (18) Cf. Bibliotheca Escur. Pref., p. III : «menses ibi aliquot evolvendis inspicendis que codicibus... schedis perscribendis...».
- (19) Catalogo de manuscritos castellanos, *loc. cit.*

- (20) Il dira d'eux dans sa préface : « a religiosissimis atque humanissimis patribus liberaliter, honorifice, laute exceptus habitusque... »
- (21) Les travaux commencèrent en 1563 et durèrent jusqu'à 1584. La victoire ayant été remportée le 10 août 1557, jour où l'on célèbre la fête de Saint Laurent, cela explique pourquoi on lui dédia le monastère sous le nom de « El Real Monasterio de San Lorenzo de El Escorial ».
- (22) Cf. Derenbourg, *op. cit.*, pref. du 1<sup>er</sup> tome, pp. XI/XII.
- (23) Le P. Sarmiento, savant bénédictin espagnol (1692+1770), était l'un des meilleurs amis de Ghaziri. Il eut néanmoins à soutenir contre lui la thèse qui fait provenir le mot Escorial du latin « *esculum* = chêne à glands comestibles, consacré à Jupiter ». Tandis que Ghaziri lui avait donné une étymologie arabe (cf. t. I, p. 20) = *المخورية* lieu plein de rocs, comme c'est de fait. La théorie exclusiviste du P. Sarmiento partait du principe suivant : « *semper existimavi*, dit-il, ... *nostratium verborum origines, ubi eas latina lingua, hispanicae parens, ultro praebet, nequaquam esse ab exteris et peregrinis petendas* ».

Nos contemporains pourtant semblent donner raison à Ghaziri. Nous voudrions donc apporter au principe du P. Sarmiento la clause suivante : Les mots espagnols sont à chercher dans l'original latin, à moins que la chose signifiée ne soit un nom de lieu ou un instrument créés à l'époque de la domination arabe et inconnus avant eux. Or c'est le cas de l'Escorial.

Ici il faut ajouter que l'influence de la langue mozarabe a dépassé les limites de l'occupation arabe elle-même et que par conséquent le fait qu'il y ait un Escorial en Asturie, province jamais occupée par les Arabes, ne prouve rien contre l'opinion de Ghaziri. Cf. le résumé de la conférence en pp. 62/65, t. II de Ghaziri.

- (24) Ces deux derniers ouvrages sont encore conservés à la *Biblioteca Nacional de Madrid*. M<sup>r</sup> Fouad E. Boustany a pu les manier en 1948. Cf. l'interview de la revue hebdomadaire « *ACTION* » (phalangiste) dans son numéro du 10 octobre 1948.
- (25) Du mot *حندلس* Handaloss : Région ténébreuse, et aussi la dernière limite de l'Occident.



## APPENDICE

### LETTRE DE GHAZIRI AU ROI CHARLES III

*Texte de l'original espagnol :*

Señor,

Miguel Casiri, Bibliotecario Decano de V. M. puesto con la mayor humildad a los reales pies de V. M. dice :

que hace treinta y cuatro anos que está sirviendo a V. M. en su Real Biblioteca, desempeñando con puntualidad todos los encargos que se han puesto a su cuidado,

que con reales ordenes pasó al Escorial donde trabajó la Bibliotheca Arabico-Hispana, publicada en dos tomos en folio, y dedicada a V. M.

que con las mismas reales ordenes copió no sin gran fatiga un codice arabe del Escorial, muy voluminoso y maltratado del tiempo, de más de setecientos anos de antigüedad cuyo contenido es una colección de canones de que usaba la Iglesia de Espana, el cual tradujo despues en latin con notas propias marginales,

que tiene explicadas gran numero de medallas marginales que forman un tomo grande en cuarto,

que tiene asimismo interpretadas o traducidas las inscripciones arabes del Alcazar de Sevilla, de la Alhambra de Granada, y de la Catedral de Cordova, de que se pueden componer tres tomos de igual magnitud,

que desde el ano de 1754 está sirviendo a S. M. en la Secretaria de Estado en el difícil empleo de interprete de lenguas orientales traduciendo mutuamente de Arabe en Castellano y de Castellano en Arabe varios tratados de comercios y paces, y la continua correspondencia de cartas cuyo ministerio sin embargo de su edad desempeña todavia con la misma prontitud, inteligencia y actividad.

Si tantos servicios pues, hechos en la Real Biblioteca de V. M. en la Secretaria de Estado : si el aplauso con que su Bibliotheca Arabico-Hispa-

na ha sido recibida en la Europa, cuyos sabios agradecidos a la buena obra de haberles revelado este erudito tesoro español, escondido por más de siglo y medio, le han manifestado su gratitud con no escasos elogios como consta de las repetidas cartas que espontaneamente han escrito a su Autor :

Si la traducción latina de la colección de canones cuya publicación hará inmortal el nombre de V. M. por ser codice unico en el mundo y de ella resultará a la Iglesia y en especial a la Cristiandad de Oriente indecible beneficio :

Si el haber introducido y propagado en España el estudio de la lengua arabe, y la erudición Oriental, cuyo gloria aunque con rubor del Suplicante, le atribuyen propios y extraños :

Si finalmente todo esto escaso merito fuese digno del alto aprecio de S. M.

a V. M. suplica con el mayor rendimiento se sirva de honrarle con la plaza de su Bibliotecario Mayor, vacante por fallecimiento de D. Juan de Santander, o a lo menos con los honores de ella, y con aquella pension que fuese del agrado de V. M.

Gracia que espera de la Real Munificencia de V. M.

*Madrid y octubre 9 de 1783*

MIGUEL CASIRI

( Archivo general central Instruccion  
Publica. Legajo 114 )

---

## TABLE DES MATIÈRES

Bibliographie . . . . .	5
Avant-Propos . . . . .	7

### PREMIÈRE PARTIE

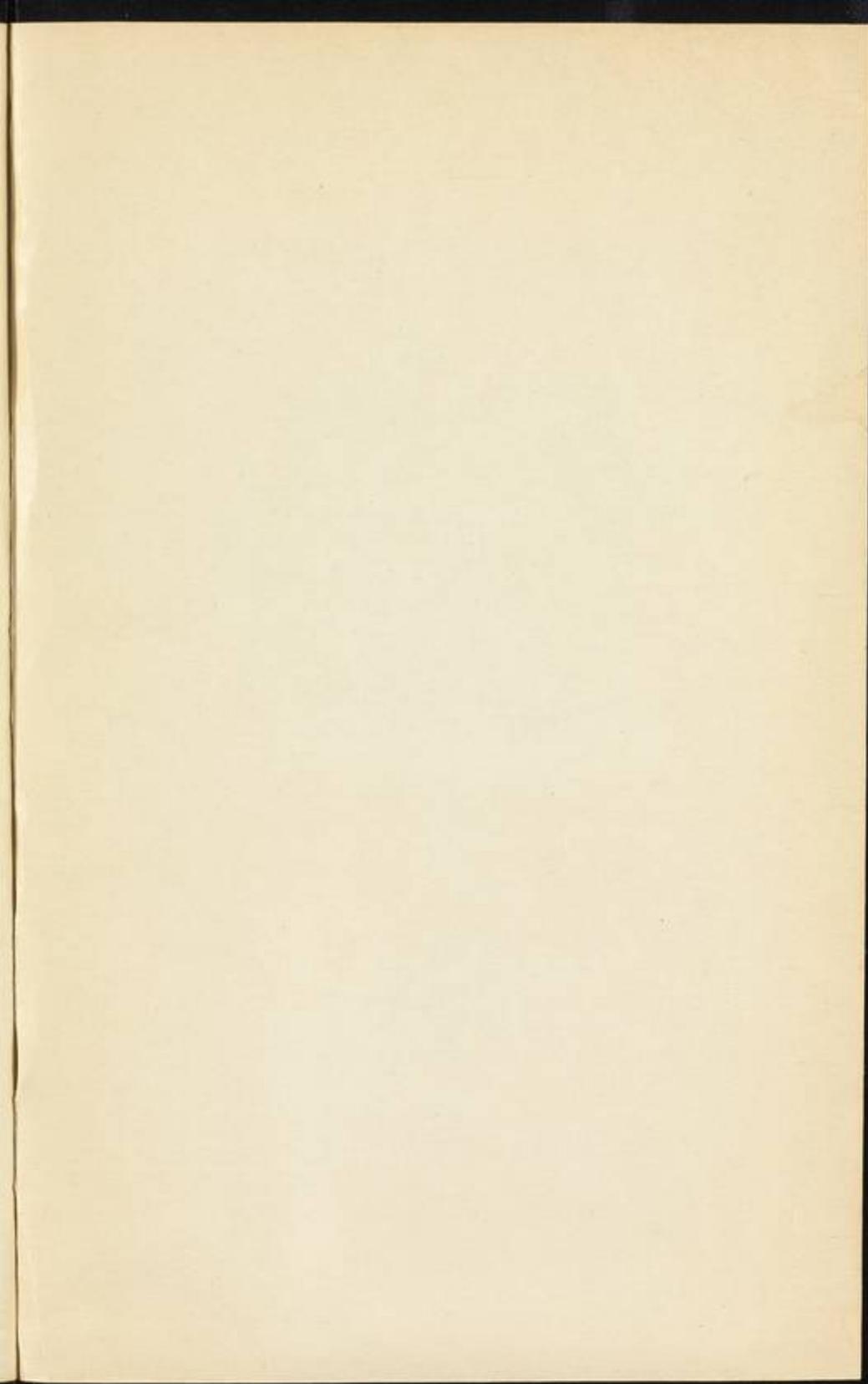
Al-Ghaziri connu à travers Jourdain . . . . .	10
1 — Fut-il moine ? . . . . .	13
2 — Pourquoi le Synode de 1736 ? . . . . .	13
3 — Qui invita Ghaziri en Espagne ? . . . . .	14
4 — Membre de l'Académie ? . . . . .	14
5 — Bibliothécaire en chef ? . . . . .	15
6 — Ghaziri et le P. Hodar . . . . .	16
7 — La mort de Ghaziri . . . . .	17
Notes . . . . .	19

### DEUXIÈME PARTIE

Ce que nous savons sur Ghaziri . . . . .	21
1 — De Tripoli à Rome . . . . .	21
2 — De Rome en Espagne. . . . .	24
3 — L'œuvre Maîtresse de Ghaziri. . . . .	25
4 — Autres activités de Ghaziri . . . . .	29
5 — Le Projet de la collection canonique . . . . .	31
Conclusion . . . . .	33
Notes . . . . .	34
Appendice : Lettre au Roi . . . . .	37

# TABLE DES MATIÈRES

1	Introduction	1
2	I. — Les principes de la géométrie	2
3	II. — Les propriétés des figures planes	3
4	III. — Les propriétés des figures solides	4
5	IV. — Les principes de l'algèbre	5
6	V. — Les principes de l'arithmétique	6
7	VI. — Les principes de la mécanique	7
8	VII. — Les principes de l'optique	8
9	VIII. — Les principes de l'acoustique	9
10	IX. — Les principes de l'électricité	10
11	X. — Les principes de la chimie	11
12	XI. — Les principes de l'astronomie	12
13	XII. — Les principes de la météorologie	13
14	XIII. — Les principes de la géologie	14
15	XIV. — Les principes de l'histoire naturelle	15
16	XV. — Les principes de la philosophie	16
17	XVI. — Les principes de la morale	17
18	XVII. — Les principes de la politique	18
19	XVIII. — Les principes de l'économie	19
20	XIX. — Les principes de la législation	20
21	XX. — Les principes de la jurisprudence	21
22	XXI. — Les principes de la médecine	22
23	XXII. — Les principes de la chirurgie	23
24	XXIII. — Les principes de la pharmacologie	24
25	XXIV. — Les principes de la toxicologie	25
26	XXV. — Les principes de la pathologie	26
27	XXVI. — Les principes de la thérapeutique	27
28	XXVII. — Les principes de la prophylaxie	28
29	XXVIII. — Les principes de la médecine légale	29
30	XXIX. — Les principes de la médecine vétérinaire	30
31	XXX. — Les principes de la médecine vétérinaire	31
32	XXXI. — Les principes de la médecine vétérinaire	32
33	XXXII. — Les principes de la médecine vétérinaire	33
34	XXXIII. — Les principes de la médecine vétérinaire	34
35	XXXIV. — Les principes de la médecine vétérinaire	35
36	XXXV. — Les principes de la médecine vétérinaire	36
37	XXXVI. — Les principes de la médecine vétérinaire	37
38	XXXVII. — Les principes de la médecine vétérinaire	38
39	XXXVIII. — Les principes de la médecine vétérinaire	39
40	XXXIX. — Les principes de la médecine vétérinaire	40
41	XL. — Les principes de la médecine vétérinaire	41
42	XLI. — Les principes de la médecine vétérinaire	42
43	XLII. — Les principes de la médecine vétérinaire	43
44	XLIII. — Les principes de la médecine vétérinaire	44
45	XLIV. — Les principes de la médecine vétérinaire	45
46	XLV. — Les principes de la médecine vétérinaire	46
47	XLVI. — Les principes de la médecine vétérinaire	47
48	XLVII. — Les principes de la médecine vétérinaire	48
49	XLVIII. — Les principes de la médecine vétérinaire	49
50	XLIX. — Les principes de la médecine vétérinaire	50
51	L. — Les principes de la médecine vétérinaire	51



PRINCETON UNIVERSITY LIBRARY

PAIR>



32101 032427393

Prix : \$ 1,50 ; £ 0,10 ; L. L. 5



